

13 janvier 2017

Critiques | Littérature

Deux sœurs apprennent à vivre loin de tout après
la fin du monde. Une dystopie lyrique de Jean Hegland

Robinsonnes des bois

MACHA SÉRY

Une dystopie? Encore? Oui, encore. Légitimes sont les préventions tant ces récits se sont multipliés en quelques années, tant la fin du monde présente de multiples visages de dévastation. D'emblée mentionnons un élément doublement à décharge pour l'Américaine Jean Hegland: son premier roman, *Dans la forêt*, traduit aujourd'hui en France, est paru l'année de ses 40 ans, en 1996, soit avant la mode des contre-utopies et, à distance, on mesure mieux en quoi cette fiction ne perd rien à être comparée à un corpus désormais foisonnant, en quoi elle détient une originalité inentamée.

Car, après tout, l'apocalypse n'est ici nullement le cœur de son propos. Pourquoi tout se dérègle, le lecteur l'ignore. Une addition, suggère l'auteur: guerres, terrorisme, catastrophe nucléaire, cessation des services publics, épidémies... Par vagues, jusqu'à l'extinction de toutes les relations sociales. Car l'essence s'est raréfiée puis épuisée. D'abord coupée irrégulièrement, l'électricité a aussi disparu. Les magasins ont fermé, et les voitures arrêté de circuler. Les gens sont morts, une infection après l'autre, ou sur les routes de l'exil. L'essentiel est là: un à un, la modernité a éteint ses voyants.

En Caroline du Nord, une famille aimante est demeurée dans sa maison. Au cours des événements dont elle ne perçoit que des échos lointains, la mère meurt d'un cancer, le père d'un accident de tronçonneuse, à quelques mois d'in-

tervalle. Ils laissent deux orphelines, Nell, 17 ans, dont nous lisons le journal intime, et Eva 18. Les deux sœurs scolarisées à domicile, vivent depuis l'enfance à cinquante kilomètres de la ville et de leurs voisins les plus proches, dont les sépare une forêt de sapins et de séquoias. Avant que l'Etat ne s'effondre, l'une ambitionnait, grâce à ses notes obtenues aux tests d'aptitude, d'entrer à Harvard, l'autre d'intégrer le corps de ballet de San Francisco.

DANS LA FORÊT
(*Into the Forest*),
de Jean
Hegland,
traduit de
l'anglais (Etats-
Unis) par Josette
Chicheportiche,
Gallmeister,
304 p., 23,50 €.

l'épreuve ce huis clos en plein air et l'usure du quotidien: s'occuper des poules, cultiver le potager, rationner la nourriture... Routine interrompue deux fois par le séjour d'un ami et l'irruption brutale d'un inconnu.

Sondant ce qui lie une poignée de survivants en temps de chaos ou d'oppression, les dystopies se divisent en deux grands sous-genres. D'un côté, l'héritage de 1984, de George Orwell (Gallimard, 1950), avec la représentation d'une société soumise à une surveillance généralisée. De l'autre, le legs tricentenaire de Daniel Defoe. Comme le titre l'indique, *Dans la forêt* renoue avec le genre de la robinsonnade, que Karl Marx considérait comme une

réduction utopique, une « révolution sur cinquante kilomètres carrés ». Solitude et réorganisation du réel caractérisent cette expérience extrême d'autarcie, où il s'agit autant de domestiquer la nature que de dompter sa propre sauvagerie.

En symbiose

Robinson Crusoe échouait sur une île déserte, coupé de sa civilisation d'origine? Libres d'aller et venir en théorie, Eva et Nell sont, elles, naufragées sur terre. Plus précisément, dans leur propre maison, car ailleurs est moins sûr. « Chaque tiroir était une boîte de Pandore de laquelle s'échappaient perte et désespoir. Là se trouvait le vieux sac à dos de notre père, sa brosse à dents aux brins courbés, sa tasse à café ébréchée. Là, le métier à tisser de notre mère, où attendait sa dernière tapisserie, la foule ouverte entre les fils de chaîne pour le prochain passage du fil de trame abandonné. » Les semaines passant, les provisions s'amenuisent, le toit fuit, les poules tombent malades. Et, dans ce processus de déclin, la symbiose avec la forêt, dont les sœurs inventorient les richesses, se précise.

Par effet mimétique, le plaisir de lecture que procure *Dans la forêt* prend la forme d'une clairière. Qu'un roman d'aventures puisse advenir sans déplacement géographique, qu'une odyssée psychologique puisse être circonscrite dans quelques hectares dépend de la rare habileté d'un(e) auteur(e) à tisser une chronique dépourvue de monotonie. Jean Hegland y parvient avec aisance et lyrisme. Avec elle, le lecteur buissonne. ■



FLAUBERT/ARND BRONKHORST

EXTRAIT

« A ce moment-là, la poste marchait sporadiquement, et les magasins fermaient plus souvent. Pendant plusieurs mois, les fonctionnaires avaient été payés avec des billets à ordre jusqu'à ce que les banques refusent d'honorer les reconnaissances de dette du gouvernement. Alors les fonctionnaires n'avaient plus été payés du tout. C'est incroyable la rapidité avec laquelle tout le monde s'est adapté à ces changements. J'imagine que c'est comme ça que les gens qui vivent par-delà la forêt s'étaient accoutumés à boire de l'eau en bouteille, à conduire sur des autoroutes bondées et à avoir affaire aux voix automatisées qui répondaient à tous leurs appels. A l'époque, eux aussi ont pesté et se sont plaints, et bientôt se sont habitués, oubliant presque qu'ils avaient un jour vécu autrement. »